JOURNAL DE LA NOUVELLE-ORLEANS
Paraissant 24 rue de Chartres
NOUVELLE-ORLEANS
VENDREDI MATIN, 14 FEVRIER.

FEUILLETON

LES

INVISIBLES DE PARIS.

PAR GUSTAVE AIMARD.

PREMIÈRE PARTIE.

LES COMPAGNONS DE LA FLEURE.

XXIII.

OU ROSETTE COMMENCE SON HISTOIRE.

(Suite.)

Quant à M. Lenoir, il soupa court à toutes ces démonstrations attendrissantes, en disant tout ensuite :

—Sergent, quand le docteur Martel a-t-il promis de revenir ?

—Vers les quatre heures de relevée.

—Bien. Voilà qui me rassure.

—Pourquoi ?

—S'il avait été aussi inquiet que vous nous le dites, il serait resté jusqu'à présent.

—Au fait, c'est juste, marmora le concierge.

—Oh! cher monsieur Lenoir! Et Pâques Fleurie.

—Monsieur, interrompit l'étudiant en s'adressant à son amphitryon, pensez vous que je serais indiscret en offrant mes services, soit à ces dames de Lux, soit au docteur Martel ?

—Oh ! oui, monsieur Adolphe, s'écria Pâques Fleuries, faites cela..... Secourez ce pauvre homme ..... Voilà une bonne pensée !

—Attendez l'arrivée du docteur, à moins d'un cas pressant..... Vos études sont terminées n'est ce pas ?

—Oui, monsieur, je vais passer ma thèse.

—Bien. Le sergent vous prévindra au moment opportun.

—Vous pouvez être tranquille, monsieur Lenoir, fit ce dernier.

Un nouveau hurlement de chien se fit entendre.

—Décidément, il se passe quelque chose d'extraordinaire, dit le vieux sergent en se levant.

—Vous nous quittez ?

—Vous m'excuserez, mesdemoiselles et messieurs, mais il faut que je descende à ma loge. Hurrah n'est pas un gaillard à abuser sans cause de ses signaux de rappel.

—Revenez-nous vite, dit la Pomme.

—Je remercierai pour remettre tout en ordre ici.

—Oh ! si ce n'est que pour ça, répondit-elle, ne vous donnez pas cette peine.

—Mais si.

—Nous nous chargeons de ce soin, Pâques-Fleurie et moi.

—Vous, mademoiselle, fit M. Lenoir en souriant, vous feriez mon ménage ?

—Nous-mêmes, à moins que cela ne vous contrarie.

—Oh ! que cela ne vous gêne, ajouta la sœur de Rosette.

—Ma contrarier ou me gêner, vous ! Adieu, sergent ; ne remontez que si le cœur vous en dit..... mais dépêchez-vous ; je vais tirer le verrou sur eu seul des objets qui se trouvent dans cette salle à manger..... c'est l'affaire de ces deux belles demoiselles.

Le vieux soldat salua et sortit. Il y eut un instant de silence qui, en se prolongeant, pouvait devenir pénible. Adolphe le comprit.

—Avez-vous vu, reprit-il, mes deux historiettes, mère Rosette..... dit-il dans le but évident de donner un autre tour à la conversation.

—Et nous vous en remercions, répondit l'aveugle dit : au dessert, on met les coudes sur la table, et l'on cause. Or, nous sommes déjà loin du dessert.

—Je racontera l'histoire, répondit la grisette en regardant l'étudiant de ses yeux les plus mutins, si vous me tenez la parole que vous m'avez donnée.

—Quelle parole ?

—Notre visite à la sorcière.

—Chose promise, chose due.

—Nous irons ce soir ?

—Ce soir même.

—Bien vrai ! dit joyeusement la Pomme, qui, grâce à son caractère enfantin, venait d'oublier toutes ses émotions récentes.

—Sur quoi faut-il vous le jurer ?

—Ne jurez pas, je détestel les serments. Il n'y a que les menteurs qui se croient obligés de donner leur parole d'honneur à tout bout de champ.

—Oui, tout cela est bel et bon, fit observer le commis-voyageur ; mais comment vous y prendrez vous pour soigner la fièvre de vicomte de Lux et pour conduire Mlle Rosette chez la mère Pacline ?

—Tiens ! vous avez retenu le nom ! fit la Pomme tout étonnée.

—J'ai très bonne mémoire, répliqua M. Lenoir en se mordant les lèvres ; et se tournant une seconde fois vers la jeune femme, il répéta sa question pour rompre les chiens.

—Je trouverai bien moyen de m'échapper une heure ou deux.

—Je le bénis d'avance, dit la jeune fille.

—Nous attendons.

—Quoi ?

—Votre histoire.

—Mon histoire..... Vous dites bien, sans vous en douter, car c'est justement l'histoire de ma vie que je vais vous raconter.

—Rosette ! s'écria Pâques-Fleuries.

—Laisse-moi parler, toi..... ce que je vais raconter ne te fera pas de tort dans l'opinion de ces messieurs.

—C'est que vraiment....

—Vraiment tu me permettras d'avoir une volonté, une fois par hasard.

—Laisse-la dire, pâlot, pâlot enfant, ajouta M. Lenoir avec son fin sourire. Nous ne prendrons de son récit que ce qu'il faudra pour ne pas vous embarrasser.

—Elle va mentir..... dit Pâques-Fleuries en baissant la tête.

—Croyez-vous !

Le jeune fille rougit et se tut.

Sa sœur vida son verre, que M. Lenoir venait de remplir, et frappant sur la table avec un petit air de commandement qui lui allait à merveille, elle s'écria :

—Attention ! Je commence.

—Nous y sommes.

Et l'on se rapprocha d'elle.

—Je dois tout d'abord vous avertir, messieurs, ajouta-t-elle d'une voix légèrement nerveuse, que si vous vous attendez à une histoire pleine d'éclats de rire, vous ne ferez pas vos frais.

—Rosette ! répéta Pâques-Fleuries.

—Ah ! si on n'aime ces histoires pleines et pathétiques, fit la grisette en secouant ses boucles brunes, je n'arrête avant de parler.

—Silence ! recommanda Pâques-Fleuries, criérent les deux hommes à la fois.

—Mademoiselle Rosette me permet-elle une simple réponse ? demanda le commis-voyageur.

—Allez, J'écoute.

—Toutes nos sympathies lui étant acquises, et si le sachant, pourquoi prendre cette précaution oratoire ?

—Injurieux pour tout l'auditoire ! continua l'étudiant en médecine.

La Pomme sourit, laissa passer le reproche que lui adressaient les deux amoureux, leva ses cheveux d'un mouvement machinal, eda regarda une dernière fois sa sœur.

Celle ci se tenait immobile à sa place. Sombre et pensive, elle remontait le cours de sa vie, et la voix de ceux qui l'entouraient n'arrivait plus jusqu'à elle.

La Pomme reprit :

—Vous n'avez pas encore oublié la prophétie du vieux père Pinson !

—Non, certes.

—Eh bien ! cette prophétie, qui prétend que *c'est ce qui doit être sera*, a raison, j'en suis convaincue. Nul n'est ce qu'il paraît. Vous croyez me connaître, et vous ne me connaissez pas.

—Que voulez-vous dire, chère enfant ? lui demanda M. Lenoir.

—La vérité. Comment me connaîtriez-vous, je ne me connais pas moi-même !

Le commis-voyageur et l'étudiant en médecine échangèrent un sourire.

—Vous croyez, continua la Pomme, que Pâques-Fleuries est née de la même mère ou du même père que moi. Il n'en est rien, et pourtant, quoique le pauvre garçon ne sœur, elle sait que je l'aime plus peut-être que si elle l'était. N'est-ce pas, ma sœur ?

—Oui, je le sais, fit la jeune fille blonde, que la brune grisette venait de tirer par force de son isolement et de sa réflexion.

—Un voile épais enveloppe mes premières années.

Pourtant de ces ténèbres, de temps en temps, au milieu d'une rêverie solitaire, surgissent quelques lueurs confuses qui, un jour, je l'espère, deviendront une claire et brillante lumière.

Un mot suffira peut-être pour me faire retrouver les premiers êtres, les premières choses qui frappèrent mes regards.

Le fait le plus lointain que je me rappelle est celui ci :

J'étais la nuit ; j'étais toute petite, je n'avais certainement pas encore cinq ans. Deux personnes voyageaient en voiture avec moi : un homme et une femme.

La femme était jeune et belle, l'homme vieux et laid.

Depuis plusieurs jours, cette voiture marchait rapidement.

D'où venions-nous ?

Où allions-nous ?

Je l'ignore. Je ne reconnaîtrais même pas les pays que nous traversions, je ne les revoyais.

Je m'amusais à regarder par la portière les arbres qui filaient, filaient derrière moi, et les maisons éparses que nous dépassions dans notre course précipitée.

Pour une enfant de mon âge, tous les arbres et toutes les maisons se ressemblaient.

La femme dont je parle m'embrassait souvent. Je me jouais faire machinalement semblant comprendre plus à ses baisers qu'à ses caresses ; car elle, paraissait triste et souvent presque après, souvent qu'elle m'embrassait.

A la tombée de la nuit, je m'endormais dans mes bras.

La voiture marchait toujours.

Un chien violent vile réveilla.

Mes deux guides causaient vivement et à voix basse.

Nous montions une côte très raide, en pleine forêt ; les chevaux marchaient au petit pas.

Je me suis pris, je continuai à faire semblant de dormir, et j'écoutai.

J'en suis désespéré, madame, disait l'homme avec une respectueuse mais décidée, il le faut !

La femme essaya de changer la résolution de son interlocuteur, ce fut en vain, et je l'entendis, au milieu des baisers dont elle couvrait mon visage et des pleurs qui mouillaient le sien, murmurer :

—Pauvre chère enfant ! pauvre enfant !

Je ne bougeai pas.

Je ne comprenais rien à ce qui se passait, mais je voulais savoir.

Je n'eus pas longtemps à attendre.

Le cocher de poste reprit son mouvement de fouet, le postillon fit claquer son fouet et se mit à chanter à tue-tête.

J'eus envie de crier : Arrêtez !

La peur ou un sentiment de curiosité indéfinissable me clous la langue.

Un haut de la montée, la chaise de poste s'arrêta.

L'homme ouvrit la portière, et descendit le premier.

—Venez, madame, fit-il.

Nous descendîmes seules.

La femme me tenait par la main.

Vous fîmes un détour, et la chaise de poste disparut à mes yeux.

Au bout de quelques minutes de marche, l'homme s'arrêta et dit :

—Nous sommes arrivés.

—Dieu vous punisse, lui répondit la femme.

—Dieu est le maître. J'accomplis une mission sacrée : faites comme moi, obéissez sans murmure.

—Qu'il vous de cette mignonne créature ne vous touche pas !

—Je fais mon devoir.

—Que va-t-elle devenir !

—Le Dieu dont vous me parliez la protégera.

J'ai jeté, je tense ses serments.

Ce disant, l'homme s'éloigna.

Je demeurai seule avec sa compagne.

De tout cela il ne me resta un souvenir clair, net, précis. Ces événemens se passèrent dans hier que je ne les saurais pas plus précises à la femme.

—Mon enfant, me dit la femme dès qu'elle se vit seule avec moi, mon enfant, écoute-moi bien.

Je la vois encore me parler, j'entends sa voix. Si elle parlait aujourd'hui devant moi, je la reconnaîtrais à coup sûr.

—Nous allons nous séparer, ajouta t-elle avec une animation fébrile, peut-être ne nous reverrons-nous jamais. Prends ce chapelet.

Elle me passa autour de cou un chapelet à grains d'ambre gris, qu'elle retira de son corsage.

—Ne le quitte jamais. Quel qu'il advienne, garde-le toujours et précisément, Il m'est impossible d'empêcher ce qui arrive. Il me faut obéir à des gens puissants, très puissans. Ils me tiennent moi-même dans leurs mains. Mais toi, tu es déjà une grande fillette, tu es intelligente et tu as de la mémoire.

—Oui, lui répondis-je.

—Souviens toi bien de tout ce que tu vas entendre.

J'ouvris mes yeux bien grands, et j'écoutai de toutes mes forces.

—Tu vas voyager, tu verras bien des pays, tu entendras parler bien des langues différentes. Si, un jour, plus tard, beaucoup plus tard, beaucoup plus tard, quand tu seras une femme, quelqu'un prononce devant toi le mot que voici en te prenant la main droite.....

Ici la jeune fille hésita.

(*A continuer.*)

Compagnie du Grand Chemin de fer de la Nelle-Orléans, de Jackson et du Nord.

TAUX DU FRET.

St Louis, Louisville, Cairo, Columbus, Rome, Atlanta, Macon, Augusta et Charleston.

Département du Transport,
Heilbronn, 1er janvier 1868.

Les expéditeurs sont informés que cette Compagnie donne maintenant des connaissements pour les susdits points

Toutes les réclamations pour pertes, avaries ou ordres de taxe seront promptement réglées aux lieux de réception

Pour plus de détails, s'adresser au Dépôt, rue Carondelet, ou au bureau de la Compagnie, rue Carondelet No 42.

JAMES YONGE. T. S. WILLIAMS,
Agent pour le frêt. Surintendant général.
14janv—3ms

CHEMIN DE FER PONTCHARTRAIN
ÉCLAIRAGE DE L'AUTOMNE ET D'HIVER.

A partir du et après le 17 sept. les convois de ce chemin de fer partiront comme suit :

DE LA VILLE.	DE LAC.
4½ h. A. M., char observ.	5½ h. A. M., char à vapeur
6½ " char à vapeur.	7½ " "
7½ " "	8½ " "
9½ " "	9½ " "
10½ " "	11½ " "
2½ P. M. "	1½ h. P. M. "
3 " "	3 " "
4½ " "	4½ " "
5½ " "	5½ " "
6½ " "	6½ " "
7 " "	7 " "
8 " "	8 " "
10 " "	10 " "
12 " "	12 " "
2 " "	2 " "
4 " "	4 " "
6 " "	6